SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

GoGo Tales

UN FILM D'ABEL FERRARA

REVUE DE PRESSE

Les Cahiers du cinéma, Nicolas Brenez
Positif, Nicolas Bauche
Mk2 Trois Couleurs, Yal Sadat
Les Inrockuptibles, Jacky Goldberg
Télérama, Louis Guichard
TéléCinéObs, Guillaume Loison
Le Canard Enchaîné, David Fontaine
Charlie Hebdo, Jean-Baptiste Thoret
Grazia, Julien Welter
Le Monde, Isabelle Regnier
L'Humanité, Jean Roy
GQ & Vogue.com, interview d'Abel Ferrara par Toma Clarac
Critikat, critique et interview d'Abel Ferrara par Julien Marsa
Chronic'Art, critique et interview par Yal Sadat & Jérôme Momcilovic

CAHIERS DU CINÉMA Février 2012

Go Go Tales d'Abel Ferrara

Abel Ferrara et la Non Movie Industry

par NICOLE BRENEZ

près avoir transformé le slasher movie (*The Driller Killer*), la science-fiction (*Body Snatchers*) ou le film de vampire (*The Addiction*) en autant de réflexions théoriques sur les images, avec *Go Go Tales* en 2007, Ferrara s'empare de la *screwball comedy*. Depuis, il s'est adonné au documentaire : *Chelsea on the Rocks*, 2008, *Mulberry St.* et *Napoli, Napoli, Napoli*, 2009.

Rédigé à l'origine avec Simone Lageoles qui supervisa trois des films les plus innovants formellement de Ferrara – *New Rose Hotel*, *The Addiction* et *Mary*–, le scénario de *Go Go Tales* date de 2002. Il y a dix ans, Abel avait donc déjà renoué avec ce genre né de la Grande Dépression, où la comédie se chargeait de faire rire avec la lutte des classes et le désastre économique. *Go Go Tales* et *Chelsea on the Rocks* développent la même histoire : un lieu d'indépendance créatrice, le Ray Ruby's Paradise pour le film de fiction, le Chelsea Hotel pour le documentaire, lutte contre son absorption par une enseigne du capitalisme. Cela permet à Ferrara de renouer avec son New York initial, celui d'avant le nettoyage opéré par le maire Giuliani (dans *Go Go Tales*, l'ennemi s'appelle « Bed, Bath & Beyond », chaîne de magasins spécialisée dans les accessoires ménagers), le New York expérimentateur du Wooster Group dont provient Willem Dafoe, le New York punk et No Wave aux dimensions dangereuses et létales si intensément explorées dans *The Driller Killer* ou *Gringo, Story of a Junkie* de Lech Kowalski (1987). La petite boutique de Ray Ruby (Dafoe) renvoie au célèbre *Limelight* et ses annexes sexuelles passées en littérature sous la plume de Jay McInerney dont *The Good Life*, en 2007, saluait Abel Ferrara au détour d'une scène.

Même exilé économique à Rome où il a tourné trois films, Ferrara reste le vrai roi de New York : c'est à lui et nul autre qu'en 2005 Clayton Patterson demande de rédiger la préface pour une anthologie consacrée aux artistes du Lower East Side, intitulée *Captured* (Seven Stories Press). Six cents pages d'Allen Ginsberg, Jack Smith, Taylor Mead, Jonas Mekas, Steve Buscemi, Nick Zedd… Ferrara y décrit sa farouche volonté adolescente d'accéder à Greenwich Village, son double ancrage dans le cinéma expérimental américain et le cinéma d'auteur européen, Kazan se querellant avec Nicholas Ray au coin d'une rue, le CBGB, Johnny Thunders, Dee Dee Ramones agitant ses revolvers… : « *New York, notre seule école.* » Avec son iconographie de music-hall éthéré et ses machines à bronzer si ostensiblement anachroniques qu'elles s'empressent d'exposer, le paradis de Ray Ruby sert de conservatoire aux valeurs les plus radicales du début des années 80, lorsque tout devint hardcore, la musique, le sexe, la drogue, le cinéma de Richard Kern, les rues d'Alphabet City « *where we always got our best shots* », la poésie de Miguel Algarin qui dès 1982 appelait Body Bee « *depuis le 21e siècle* », d'où *Go Go Tales* lui répond avec affection.

Quels contes et légendes hantent donc le Ray Ruby's Paradise ? Des rêves de liberté créatrice, mis en œuvre au quotidien. Ici on travaille pour s'exprimer soi-même ou par amour, pour financer les études de son fiancé. L'une des danseuses, Debby, ombre portée de Marla Hanson, mannequin avec laquelle Ferrara rédige *The Blackout* et *Subway Stories* (puis monte *The Funeral* et produit *The Addiction*), accessoirement compagne à l'époque de Jay McInerney, transforme le travail de danse en danse

du travail, au cours de laquelle elle vend un scénario à son producteur ivre et hilare. De même que dans *The Killing of a Chinese Bookie* (1976), pour incarner un mafioso sentimental, John Cassavetes avait introduit son pendant maudit, un modèle historique d'indépendance concrète, l'acteur et metteur en scène Timothy Carey signataire des très excentriques *The World's Greatest Sinner* (1962) et *Tweet's Ladies of Pasadena* (commencé en 1968, jamais terminé), qui s'auto-proclamait « *the Great American Original* », de même Ferrara peuple *Go Go Tales* d'auteurs et de réalisateurs. Asia Argento bien sûr, mais aussi Pras, membre des Fugees tout juste sorti d'une expérience documentaire, *Skid Row* (2007), qui l'avait conduit dans un quartier de Los Angeles fameux pour contenir « *la plus grande concentration de pauvres* » aux États-Unis, 90 000 sous-prolétaires – soit la figure matricielle de *The Driller Killer*, le sans-abri dont la présence insistante dans les moindres interstices urbains exigeait que le peintre transmue à rebours le rouge en sang. (On peut voir *Skid Row* sur le site Snagfilms). Pour ces auteurs audacieux, ces producteurs mutuels (Dafoe co-produit *New Rose Hotel*) et autres aspirants, Ferrara crée une oasis, un petit empire en forme de cour des miracles où le miracle sera celui de l'expressivité singulière.

Radicalement, dans ce film dont le titre affiche la danse comme sujet principal, on ne trouve aucun nom de chorégraphe au générique. De toute évidence, chaque acteur est considéré comme responsable de son numéro et ici la danse assure tout sauf une « *normalisation de la gesticulation humaine* » (Pierre Legendre). Par sa pratique, l'acteur légitime les voies de la socialisation : au pire, il valorise la transformation d'un sujet en instrument du désir de l'autre ; au meilleur peut-être, il explore les limites de ce qu'une société peut admettre en termes de relation expérimentale avec autrui. Sous la houlette d'un Willem Dafoe déchaîné qui ne dirige rien mais ne cesse de jouer dans toutes les acceptions de ce terme (il chante, interprète, s'adonne au loto, simule, ment effrontément…), le Paradise dénude la comédie en la ramenant à son principe : un fantasme de compensation et de réparation. Le vecteur d'angoisse, en l'espèce la propriétaire qui voudrait résilier le bail du Paradis, coiffée d'un gros nœud noir qui la transforme en Minnie Mouse déglinguée, est traitée comme un élément grotesque maximalisant les nuances du burlesque ambiant dont la nocivité se dissout dans les vapeurs de la familiarité et de la promiscuité.

Mais le Paradise se dénude aussi lui-même, arrachant les oripeaux de la métaphore, comme si soudain Cosmo Vitelli avait sorti une caméra au lieu d'un revolver au moment de tuer le bookmaker : un jour par semaine, le Ray Ruby's devient une « Talent Agency », les danses tarifées laissent place à un cabaret expérimental. Le Paradise offre alors un site où le travail de l'art, mis en scène sous forme d'une galerie de cas historiques en raccourci (Shakespeare, danse classique, récital, music-hall « d'avant-garde »…), se transforme en éclats de grâce, quelques fragments de présence enchantée, du dérisoire au confondant, avec pour apogée un inoubliable numéro délirant de Matthew Modine dont l'impeccable ténuité fait accéder le film à un registre inédit de magistralité. De l'euphorie légère au rire interloqué, l'ivresse de soi répand sa toxicité addictive plus sûrement que tout autre psychotrope, personne n'est payé mais personne ne veut partir, chacun se nourrit de l'énergie d'apparaître, une pure jubilation. (C'est l'étymologie de « *Go Go* », de l'ancien français « gogue », joie, plaisir.)

Pour mesurer l'énergie et le courage qui président à un tel éloge de la fantaisie créatrice, dont Willem Dafoe livre brillamment les clés dans un discours final qui inscrit le film dans la lignée oratoire du *Mr. Smith Goes to Washington* (Capra, 1939), il faudrait visionner, en double écran avec *Go Go Tales*, le long métrage documentaire *Odyssey in Rome* tourné par Alex Grazioli entre 2003 et 2005. Grazioli y suit jour après jour la genèse chaotique de *Go Go Tales*, qui précède celle de *Mary* (pourtant sorti en 2005). On y voit Ferrara attendre pendant 20 semaines que la production de *Go Go Tales* se décide, les rencontres aléatoires au café qui décident de la vie d'un film, l'argent qui transite entre Rome et Bologne et se perd en chemin, la possibilité soudaine de réaliser *Mary* grâce à une amie (qui figurera dans *GGT*), la pré-production de *Mary* caler au seuil du tournage, la compagnie Luce poursuivre Ferrara en justice, la valse des *line producers* surgir et se dérober, les défections et conflits incessants… On y constate aussi l'absence totale et si violente de toute discussion sur le contenu ou les enjeux d'un film à venir. Le bras droit d'Abel Ferrara, Frank DeCurtis, qui apparaît au début de *Go Go Tales* en version DJ de *Mr. Sophistication*, résume d'un mot ces processus d'entropie : « *C'est la Non Movie Industry* », celle qui travaille de toutes ses forces à empêcher les films d'exister.

Go Go Tales réalise la sublimation alchimique de cette effrayante énergie négative : au Paradise n'entre que de l'affect même si les requins croisent sur les écrans au fond du champ. Dans les actes manqués et addictions de Ray Ruby se décèlent les beautés du déni par lesquelles, au quotidien, il transmue la catastrophe industrielle en joie collective. *Go Go Tales* : contes et légendes de la survie pour les êtres qui s'exigent producteurs d'eux-mêmes. ■

GO GO TALES

Italie, États-Unis, 2007
Réalisation et scénario : Abel Ferrara
Images : Fabio Cianchetti
Musique : Francis Kuipers
Montage : Fabio Nunziata
Interprétation : Willem Dafoe, Bob Koskins, Matthew Modine, Asia Argento
Production : Bellatrix Media, Go Go Tales Inc.
Distribution : Capricci
Durée : 1 h 45
Sortie : 8 février

POSITIF
REVUE MENSUELLE DE CINÉMA

Février 2012

Go Go Tales

Américain, d'Abel Ferrara, avec Willem Dafoe, Matthew Modine, Bob Hoskins, Asia Argento, Lou Doillon.

Entre l'exercice de style néo-Cassavetes et le huis clos sensuel, Abel Ferrara refait ses gammes de cinéma sur le corps des femmes. D'une grève de stripteaseuses dans un club new-yorkais, il tire un précis de son art né du côté du film de genre et de l'érotisme. *Go Go Tales* est un film prétexte à l'exploration de son propre univers, à une épure d'où surgissent des formes que le cinéaste fait jouer entre elles devant la caméra jusqu'à les évider.

La rivalité mafieuse de deux frères dans un climat interlope, atmosphère qui va comme un gant au cinéaste de *Driller Killer* et *The King of New York* ; les femmes dans tous leurs états, survoltées, nostalgiques et que sais-je encore, mais de préférence nues et européennes (l'actrice chez Ferrara inspire, si elle vient du Vieux Continent : Isabella Rossellini, Asia Argento, Béatrice Dalle, Juliette Binoche, Lou Doillon) ; et quelques acteurs qui viennent faire trois-petits-tours-et-puis-s'en-vont sous les sunlights d'un club d'effeuillage (Matthew Modine en tête). Mineur au regard de films comme *L'Ange de la vengeance* ou *Nos funérailles*, *Go Go Tales* remet néanmoins en mémoire que Ferrara est un fort bon cinéaste. En espérant que la sortie de ses films ne se fasse plus dorénavant au compte-gouttes.

(Voir aussi n° 557-558, Cannes 2007, p. 83)

N. B.

© Capricci Films

Regard baladeur

Go Go Tales d'Abel Ferrara
Avec : Willem Dafoe, Bob Hoskins...
Distribution : Capricci Films
Durée : 1h36
Sortie : 8 février

Qu'est-ce qui fascine aujourd'hui l'œil fureteur d'Abel Ferrara? La faune interlope d'un strip club en déroute. Alors qu'avant le bitume salissant de Manhattan l'attirait plus facilement que les intérieurs tamisés, il s'introduit avec *Go Go Tales* dans un microcosme clos, peuplé de rondeurs. Le sanctuaire concentre l'énergie de la Big Apple, qui virevolte autour de la barre verticale, mais surtout dans la salle et les coulisses. L'objectif voyeur s'intéresse en priorité au contrechamp de la scène, pour raconter la lose pathétique de quelques pauvres diables soucieux de cacher leur débandade derrière un show qu'ils contemplent avec anxiété : gérants, spectateurs et girls elles-mêmes. Du moins celles qui tiennent encore debout.

_Yal Sadat

CINÉMA CULTURE TECHNO
TROIS COULEURS by mk2
Février 2012

les inRocKuptibles
Semaine du 8 au 15 février 2012

Go Go Tales d'Abel Ferrara

Plus libre que jamais, Ferrara explore les coulisses d'un club érotique : un conte paradisiaque filmé au bord du gouffre.

Que faut-il pour faire un (grand) film ? A Abel Ferrara, très peu de choses, trois fois rien : un décor de studio (à Cinecittà, son exil impérial circa 2007), quelques âmes perdues pour l'habiter, une poignée de néons pour l'éclairer et un peu de champagne pour en éclabousser les murs. Le scénario ? Quelques lignes griffonnées sur un ticket de loto ; un de ceux, innombrables, que Ray Ruby/Willem Dafoe, le flamboyant patron du Paradise, cache dans son night-club en espérant remporter le pactole...

Tout commence par un plan, vu d'en haut, sur Dafoe (extraordinaire, comme toujours chez Ferrara), allongé, songeur, en train de penser à ses *"girls"* et d'élaborer quelque dessein pour les maintenir dans son aimable giron, tandis que les premières notes du *Lac des cygnes* retentissent en arrière-fond. En coulisse, les danseuses s'inquiètent (elles n'ont pas été payées depuis deux jours), le cuistot râle (c'est que la belle Asia Argento, déchaînée, laisse traîner son chien en cuisine, quand elle ne lui roule pas simplement des palots), les créanciers grondent, les clients végètent et les serveurs (menés par le frétillant Bob Hoskins) font de leur mieux pour colmater les brèches. Mais Ruby, lui, demeure serein : ce soir, c'est sûr, il sera millionnaire, et demain tout recommencera, comme au premier jour. Le spectacle ne s'arrête jamais.

Montré hors compétion, à minuit, au Festival de Cannes 2007, le film traînait depuis dans les limbes de la distribution, officiellement pour des problèmes de droits musicaux, officieusement, sans doute, parce qu'il ne correspond pas (plus ?) à l'idée que se font les marchands d'un Grand Film d'Auteur International.

Sa sortie, aujourd'hui, alors que Ferrara a depuis tourné trois documentaires, inédits en France, et signé cette année une sublime méditation sur la fin du monde *(4:44, Last Day on Earth)*, arrive à point nommé pour rappeler qu'il est bien l'un des meilleurs – ce qu'une décennie morose aurait pu faire oublier, tant *Christmas* et *Mary*, bien qu'excellents, n'ont pas fait de vagues.

Pourquoi *Go Go Tales* nous touche-t-il autant ? Dire d'un film de Ferrara qu'il est libre est un truisme. Et c'est pourtant la première chose qui frappe, ici encore. Cette capacité à imprimer de la pellicule avec deux bouts de (strings) ficelles, et faire que cette pellicule nous hante encore des mois, des années après la projection – tout comme Dafoe, déjà lui, était hanté par des images dans *New Rose Hotel* –, sans que l'on soit d'ailleurs capable d'en décrire précisément les contours. Un truc à la fois vague et fulgurant. En ce sens, *Go Go Tales* pourrait représenter la quintessence de l'art ferrarien : un film qui file, qui imprime mais n'exprime rien ; un film insomniaque où, comme sur la banquette moelleuse d'un club, il fait bon rire et divaguer, s'assoupir... et se réveiller illico, saisi par la beauté d'un plan, d'une fesse ou d'un minois.

Il y a du Cassavetes *(Meurtre d'un bookmaker chinois)* et du Renoir *(French cancan)* dans cette manière virevoltante d'aborder le spectacle, à la fois comme pure jouissance de l'œil et métonymie parfaite du cinéma. Car, on le devine très vite, Ruby, c'est Ferrara lui-même, qui s'échine et jongle entre les ego pour tenir sa petite boutique. Le plaisir que celui-ci manifeste à filmer fait directement écho à la décontraction du boss Dafoe au bord du gouffre, qui trouve encore le temps, alors que tout est sur le point de s'effondrer, de sortir quelques blagues sur scène devant un public épars.

Jamais Abel Ferrara n'est apparu aussi drôle et léger, érotomane pour une fois délesté du pesant Thanatos. Et l'on se dit, une fois les lumières de la salle rallumées, qu'on aurait bien glissé quelques dollars pour passer une heure ou deux de plus au Paradise, en attendant *the last day on Earth*.

Jacky Goldberg

Go Go Tales d'Abel Ferrara, avec Willem Dafoe, Matthew Modine, Bob Hoskins (E.-U., It., 2007, 1 h 45)

Télérama

Semaine du 11 au 17 février 2012

WILLEM DAFOE AU MILIEU DE SES STRIP-TEASEUSES...

GO GO TALES
ABEL FERRARA

Un night-club endetté comme métaphore du cinéma indépendant. Plaisant et vintage.

En attendant le nouveau film de Ferrara, *4:44 Last Day on Earth*, sur la fin du monde, cet inédit (de 2007) exhume un monde disparu : le New York *by night*, sexy et frauduleux, en roue libre, d'avant le 11 Septembre, et du grand nettoyage qui s'en est suivi. La nostalgie du cinéaste est telle qu'il n'y pas de méchant, ni d'autre adversité que la dèche et les dettes, dans ce night-club rempli de strip-teaseuses (dont Asia Argento), où s'enchaînent petites catastrophes et grandes engueulades. La machine à UV explose, la vieille sorcière de proprio réclame son loyer, les filles menacent de faire la grève faute d'avoir été payées... Autant de sketchs attendris, dominés par l'apparition du trop rare Matthew Modine (en frère du boss), coiffé comme le petit chien calé sous son bras.

C'est plaisant, mais on comprend vite que Ferrara ne croit pas tout à fait à cette fiction vintage ni à ces personnages truculents. Attribuant des talents artistiques à chacun(e), filmant la boîte comme un supercabaret, il tient surtout, avec ce petit monde de saltimbanques déjantés, la métaphore d'un cinéma indépendant créatif, en panne sèche de financements. Et il peaufine son autoportrait en Willem Dafoe, patron démiurge au pied du mur, que seul un énorme gain au loto sauverait. On peut toujours rêver. **LOUIS GUICHARD**

| Etats-Unis (1h45) | Scénario : Abel Ferrara | Avec Willem Dafoe, Asia Argento, Matthew Modine.

Télé Obs CINÉ

Semaine du 11 au 17 février 2012

GO GO TALES

D'ABEL FERRARA

Comédie dramatique américaine.
Avec Willem Dafoe, Bob Hoskins, Matthew Modine. 1h45.

Capricci Films

Une comédie de caractères très enlevée.

Un petit Ferrara ? Pas si sûr. Dans ce conte fauché explorant la sociologie d'un cabaret de strip croulant sous les dettes, l'ex-enfant terrible du cinéma américain révèle une forme olympique. On a rarement vu mise en scène aussi suave et déliée, caressant le corps des danseuses. Et la comédie de caractères livrée en prime fonctionne à merveille. Mue par l'énergie du désespoir et les névroses du maître des lieux (le reptilien Willem Dafoe, projection archiprobable du cinéaste), elle orchestre tout ce qui se fait de mieux chez Ferrara : amour de la déglingue et des marginaux, art du contre-pied, de la divagation. Un film de clochard céleste.

■ G. L.

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 8 février 2012

Go Go Tales

Huis clos dans un cabaret de strip-tease tenu par des marlous italo-américains à Manhattan : les filles attendent leur paie, alors que le flamboyant patron a misé la caisse à la loterie !

Mon « Parrain » chez les danseuses ? Sous les atours d'une comédie légère, voire burlesque, voici une évocation nostalgique et obsédante du monde de la nuit, qui se termine par un étonnant discours mélancolique du héros.

Dès les premiers plans de ce film, dont la sortie était bloquée depuis 2007, le style sensuel et fluide du grand réalisateur Abel Ferrara est là, intact. Le casting est brillant, chatoyant, de Willem Dafoe et Matthew Modine à Asia Argento ou Lou Doillon. Et la silhouette du portier évoque de manière prémonitoire DSK... Auquel Ferrara compte consacrer son prochain long-métrage, avec Depardieu et Adjani ! – **D. F.**

CHARLIE HEBDO
www.charliehebdo.fr
Mercredi 8 février 2012

CINÉ

VIE D'UN BOOKMAKER NEW-YORKAIS

« Go Go Tales », d'Abel Ferrara

Le hasard veut que le dernier film d'Abel Ferrara, pourtant réalisé en 2007, sorte en salles quelques jours à peine après la disparition de Ben Gazzara, le dernier des *Husbands* et l'inoubliable Cosmo Vitelli de *Meurtre d'un bookmaker chinois* (1976), auquel *Go Go Tales* doit beaucoup. Révélé au cinéma dans *Autopsie d'un meurtre* de Preminger (1959), dans le rôle d'un militaire accusé (à tort ?) de viol, Gazzara deviendra l'acteur fétiche de John Cassavetes, mais aussi de Peter Bogdanovich, avec lequel il tournera deux films formidables, *Saint Jack* en 1979, variation mélancolique de *Meurtre d'un bookmaker chinois* situé dans la moiteur de Singapour, et *All They Laughed* (1981).

Ray Ruby, le patron de cette boîte de strip-tease bien nommée le Paradise, qu'incarne Willem Dafoe, semble reprendre la ligne de Ben Gazzara, gourou protecteur et fragile qui, dans le film de Cassavetes, tentait lui aussi de sauver sa petite entreprise de rêve de la faillite. Mais là où l'un acceptait un contrat criminel qui allait causer sa perte, Ray Ruby, joueur pathologique à la tête d'un paradis proche du naufrage, engloutit des fortunes au loto jusqu'au jour où la chance, enfin, lui sourit. Mais l'homme a égaré le billet.

À partir d'un scénario prétexte, Ferrara balade sa caméra à l'intérieur du Paradise, sur scène et dans les coulisses, et, en une succession de vignettes, dresse le portrait d'une communauté interlope, un concentré sous néon d'individus venus chercher ici, en Amérique, la promesse d'un paradis dont Ferrara va ausculter, sous une bonhomie de surface, les véritables conditions : les vieux Ritals qui tentent de maintenir, contre les goûts de l'époque, la respectabilité du lieu et son élitisme chic, des danseuses venues d'horizons divers et qui se trémoussent, l'une pour payer les études de son mari, l'autre pour appâter un producteur et entrer dans le monde du show-biz, une patronne fellinienne qui, du début à la fin, hurle sa menace de fermeture au comptoir, ou encore un cuisinier noir, convaincu que ses hot-dogs bio feront florès au pays de la libre entreprise.

Go Go Tales ressemble à un tour de piste élégant et festif de l'univers de Ferrara (les caméras de surveillance de *New Rose Hôtel*, la rédemption du *Bad Lieutenant*, mais débarrassé de sa quincaillerie religieuse, la collusion du spectacle et de la vie réelle déjà à l'œuvre dans *Black Out* ou *X-Mas*), une sorte de *The Last Show* de Robert Altman guetté par un éclat de rire digne de *La vie est belle*.

Mais la dimension arbitraire du retournement final ne vient pas, comme chez Capra, réaffirmer la beauté ordinaire du rêve américain. La réunion naturelle et désintéressée d'un collectif autour de la providence rappelle que ce paradis auquel chacun aspire n'est possible qu'au prix de mensonges, de petits calculs et d'intérêts individuels qui s'accordent miraculeusement (la loterie). Ici, les dollars, coincés dans les strings des danseuses, sont de tous les plans, hantent tous les esprits, circulent entre toutes les mains. Voir ainsi le dernier plan du film qui corrige et explicite la liesse finale : si la vie redevient belle, c'est parce que le billet vert a retrouvé ses couleurs.

Jean-Baptiste Thoret

GRAZIA

Semaine du jeudi 2 au mercredi 8 février 2012

GGG DE LA FESSE, DES RITALS ET DU RIRE

Le cinéaste trash new-yorkais Abel Ferrara s'est exilé en Italie et ça lui réussit ! Tournée à Rome, *Go Go Tales* est la première comédie de sa carrière. Cette fois, ni dealer ni mafieux à l'horizon, mais des stripteaseuses grandes et déchaînées. Elles s'associent pour réclamer leur chèque de fin de mois à leur patron sympathique, un loser magnifique qui ne porte son smoking que pour donner l'illusion qu'il maîtrise la situation. Sur scène, les numéros sont chaotiques et tendres, même quand Asia Argento prodigue un french kiss… à son rottweiler ! En coulisses, la révolte gronde et les perruques roses servent de projectiles à Lou Doillon ou à la nouvelle chouchoute de Karl Lagerfeld, le top lombard Bianca Balti, actrice pour l'occasion et nettement plus détendue que sur un podium. Ce joyeux bazar est un hommage de Ferrara à sa jeunesse, quand les cabarets louches de Manhattan n'avaient pas encore été remplacés par des Starbucks. Une comédie disjonctée et émouvante. ***Julien Welter***

GO GO TALES d'Abel Ferrara (Italie, Etats-Unis, 1h45). En salle le 8 février.

Le Monde mercredi 8 février 2012

En effeuillant la nostalgie

Abel Ferrara réinvente un New York interlope peuplé de strip-teaseuses au grand cœur

Go Go Tales

■■■

Il faut la voir entrer en scène, shorty en cuir, pompons noirs au bout des seins, campée sur d'interminables talons aiguilles, un gros rottweiler fermement tenu à bout de laisse. Asia Argento n'a jamais été si impériale que sur les planches du Paradise, strip-club new-yorkais à l'ancienne où Abel Ferrara a recréé son petit monde : danseuses plus belles et plus sensuelles les unes que les autres, population interlope qui vient s'enivrer au charme de leurs plumes et de leurs ondulations, le tout gravitant autour de Ray, maître des lieux magnifiquement foireux interprété par Willem Dafoe. Bienvenue dans le monde de *Go Go Tales*, remake un peu farcesque, délicieusement sensuel, du *Meurtre d'un Bookmaker chinois* de John Cassavetes, où Ferrara s'abandonne avec une joie manifeste au pur plaisir de filmer.

Ce vieux zombie que l'industrie du cinéma n'a cessé de vouloir asphyxier, mais qui n'a jamais posé sa caméra à terre

Au Paradise, les danseuses sont plus belles et plus sensuelles les unes que les autres. CAPRICCI 2011

Présenté en compétition à Cannes en 2007, le film croupissait depuis dans les rets d'un de ces imbroglios juridiques dont le cinéma a le secret et dont le dénouement tombe à pic : par ces nuits d'hiver glaciales, on trouvera difficilement réconfort plus suave.

Go Go Tales condense quarante-huit heures (à peu près) de la vie du Paradise, à un moment crucial où toutes les forces convergent pour le fermer. Les danseuses sont au bord de la grève, la vieille propriétaire veut céder le lieu à un fabricant de sanitaires, le frère de Ray (Matthew Modine), actionnaire principal, veut vendre ses parts, la machine à UV prend feu, une des filles réclame un congé maternité... Quant à Ray, il a joué toute la trésorerie du club au Loto et ne retrouve plus son ticket. En deux mots, c'est le chaos.

Mais le show continue. Malgré tout. Personne, même la vieille propriétaire acariâtre, ne peut vouloir autre chose. Surtout pas Ferrara, ce vieux zombie que l'industrie du cinéma n'a cessé de vouloir asphyxier, mais qui n'a jamais posé sa caméra à terre, quitte à ne plus tourner, comme il l'a fait pendant les quatre ans qui ont suivi ce film, que des documentaires de quartier. En 2011, *4 :44 Last Day on Earth*, présenté à la Mostra de Venise, a scellé ses retrouvailles avec la fiction.

L'ADN de *Go Go Tales*, c'est ce show, c'est le cinéma qui prend vie autour des magnifiques solos des filles de Ray, à commencer par celui d'Asia Argento. Au Paradise, on l'appelle Monroe. Comme Marilyn, sauf qu'elle est brune, qu'elle a l'air méchant, vénéneux.

Devant l'assistance médusée, elle glisse comme une anguille de la posture verticale, lovée autour de la barre argentée, à l'horizontale, à même le plancher, se livrant à un duo lubrique, mais fabuleusement chic, avec son gros chien.

Que le parfum de soufre qu'elle dégage n'engloutisse pas tout le film relève proprement du miracle. C'est comme par magie qu'il se marie à la douceur lactée de Shanyn Leigh, à la gouaille rocailleuse de Sylvia Miles, à l'androgynie inquiétante de Matthew Modine, au burlesque tendu de Willem Dafoe... Jamais la mise en scène de Ferrara ne s'était déployée avec une telle légèreté, une telle fluidité, une telle grâce – sauf peut-être dans *Nos funérailles*, mais il n'y avait pas cette joie, ce sens de la comédie avec lequel, suprême élégance, le cinéaste new-yorkais tient la mélancolie à distance.

Comme s'il s'était temporairement délesté de ses démons, il semble n'avoir rien voulu d'autre avec ce film que réunir sa famille cinématographique et magnifier ses actrices. Mais n'est-ce pas là, au fond, le seul désir qui vaille au cinéma ? ■

ISABELLE REGNIER

Film américain d'Abel Ferrara. Avec Willem Dafoe, Bob Hoskins, Matthew Modine, Asia Argento (1 h 45).

l'Humanité

mercredi 8 février

Conte sombre avec princesses de la nuit

Des acteurs fétiches et leur maître des marionnettes dans une danse infernale.

***GO GO TALES*, d'Abel Ferrara.**
ÉTATS-UNIS. 1 H 36.

On se souvient des danseuses dénudées du New Burlesque dans *Tournée*, de Mathieu Amalric, découvertes sur l'écran cannois en 2010. Elles n'étaient pas les seules. C'est pourtant à Cannes également qu'on avait rencontré trois ans plus tôt en séance de minuit celles de *Go Go Tales*, d'Abel Ferrara. Le film était resté au placard et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il prend le chemin des salles. Nous voici donc plongés dans la nuit du Paradise, un club de strip-tease new-yorkais tenu par Ray Ruby (Willem Dafoe), qui en est un peu le maître de cérémonie à la Joel Grey dans *Cabaret*. De partout, la tension et les soucis montent, les touristes se font rares, les salaires sont aux abonnés absents, le loyer reste à payer… Ray ne peut plus compter que sur la chance, qui pourrait prendre la forme de la loterie à laquelle il a souscrit, avec un gros lot qu'il espère d'autant plus qu'il a fait le plein de billets. À son habitude, Abel Ferrara filme tout cela dans la frénésie, avec un héros qui se noie entre des harpies, qu'il s'agisse des danseuses ou des créanciers, les deux catégories pouvant être les mêmes. C'est du survitaminé, qui semble sous l'influence de la poudre blanche tout autant que de l'alcool ou du sexe. L'auteur ne cache d'ailleurs pas que l'œuvre, bouclée en quatre semaines pour une poignée de dollars, est inspirée d'expériences qui ont été les siennes. Est-ce à cause de cette frénésie sombre que l'œuvre était demeurée dans les tiroirs ?

J. R.

GQ VOGUE PARIS .COM

ABEL FERRARA PRÉSENTE... GO GO TALES

Le Mardi, 7 Février 2012 par Toma Clarac | Tweet J'aime 2

A l'occasion de la sortie du beau *GO GO Tales*, GQ a rencontré le mythique réalisateur new-yorkais Abel Ferrara. Portrait.

On vit une triste époque. Un âge où des oeuvres aussi belles que *Go Go Tales* ne trouvent pas de distributeurs. Enfin pas tout à fait. L'éditeur Capricci sort le film mercredi. *Go Go tales* a pourtant été présenté à Cannes en 2007 et il n'est pas l'oeuvre d'un cinéaste inconnu, mais d'Abel Ferrara, totem new-yorkais du cinéma indépendant, gueule cabossée mythique posée sur des épaules voutées et voix éraillée entrecoupée de rires gargantuesques, trahissant un apétit toujours vivace pour la création. C'est ce qu'on retiendra en premier lieu de notre rencontre avec le bonhomme, peu bavard, mais remuant comme un gardon: "Go Go Tales *n'est pas un film en 3D et George Clooney ne joue pas dedans*", confie Ferrara, à demi-résigné, à demi-lucide, pour expliquer les 5 ans qui ont séparé la présentation du film et sa sortie en France.

SIESTE

Revenons en arrière, en amont de la rencontre. De peur d'arriver en retard à l'entretien, on prend un taxi. Le temps de monter, un texto nous avertit que Ferrara aura une demi-heure de retard. Il fait la sieste pour remédier au jetlag, étant arrivé le matin même. En attendant, on patiente au bistrot qui fait face à l'hôtel. On passe les questions en revue, excité. Vient l'heure d'y retourner. L'attaché de presse réveille le cinéaste d'un coup de fil forcément mal venu. Il descend, va et vient en nous ignorant, demande un café, puis se plante devant nous et se présente. On est stupéfait sans avoir eu à poser la moindre question. Ferrara est nerveux d'épuisement, mais on jurerait que c'est ainsi qu'il se comporte sur un plateau de tournage - agité comme un boxeur avant un combat.

BAD LIEUTENANT

La légende ne manque pas d'histoires sur ce point. Le cinéaste trimballe une réputation de junky, qui a culminé lors du tournage de *Bad Lieutenant*, où Harvey Keitel et lui carburaient à la coke. Ferrara est né dans le Bronx en 1951. Il tourne ses premiers films en Super 8, sous le pseudonyme de Jimmy L. Boy au début des années 70. Il fait la connaisssance de Nicolas St. John, son futur scénariste, à la même époque. En 1979 sort son premier long-métrage *Driver Killer*, un slasher devenu culte, sorte de *Taxi Driver* hardcore (en réalité son deuxième long, après le porno *Nine Lives of a Wet Pussy*, dans lequel il avait fait tourner sa copine de l'époque). William Friedkin le repère. Sa carrière est lancée - ou presque, tant elle connaîtra des remous. Ce qui ne l'empêchera jamais de tourner, quelles que soient les conditions. Le cinéma de Ferrara tient de fait de l'opération commando: "*J'aime travailler vite. Je trouve qu'on travaille mieux dans l'urgence - j'ai tourné* Bad Lieutenant *en 3 semaines*" (d'où, sans doute, son talent incomparable pour saisir l'énergie d'une ville, de sa ville).

MADAME BOVARY

Pour autant, Ferrara n'est pas un casse-cou où, ni même un rêveur. Il s'accroche "*à la réalité*". C'est toute la différence entre lui et Ray Ruby, le personnage central de *Go Go Tales*, magnifiquement interprété par Willem Dafoe - "*Mon George Clooney à moi*", confie-t-il. Ruby, gérant du cabaret le moins rentable du monde, est une sorte de Cosmo Vitelli burlesque, auquel Ferrara rend hommage: "Meurtre d'un Bookmaker chinois *est d'une beauté à vous couper le souffle. C'est sûr que j'ai pensé au personnage interprété par Ben Gazzara. C'est inévitable. Mais Ray c'est aussi un peu moi.*" Ruby serait donc sa Bovary ? "*C'est plutôt quelqu'un que je voudrais être, ou que je pourrais être. Ray Ruby est naïf. Il faut être naïf pour être un vrai rêveur. Il ne gagne pas d'argent, mais lutte pour que son club survive. Il faut croire en quelque chose. Et ce sont ceux qui persistent dans des entreprises sans succès qu'il faut honorer. Tout le monde peut mener une affaire qui marche. Le contraire est moins vrai.*" Voilà qui ressemble à un manifeste, ou à un manuel de survie pour cinéastes indépendants.

CHRISTOPHER WALKEN

Go Go Tales, comme l'indique le titre est un conte - le Paradise est suspendu au destin d'un billet de loto gagnant égaré. De tels clubs n'existent plus, selon le réalisateur qui dit s'être inspiré d'une boîte new-yorkaise qui s'appelait le VIP. Ferrara avait déjà tourné un film sur un Stripclub - *Fear City*: "*C'était une version plus réaliste si on veut, là on est dans la fantaisie*". Une fantaisie d'une humanié et d'une tendresse affolantes, assez éloignée, au premier abord, des films de mafia de l'auteur et des personnages en quête de rédemption, *King of New York* et *Nos Funérailles* en tête, dans lesquels le visage halluciné de Christopher Walken fait des merveilles. C'est d'ailleurs pour Walken que le cinéaste avait d'abord écrit le rôle, admet Ferrara, mais l'acteur n'était pas disponible: "*Le côté théâtral convenait de toutre façon très bien bien à Dafoe*". Et de fait, c'est l'aventure d'une troupe qu'on suit - Ruby en étant le père (exemplairement dans la scène où une de ses "filles" lui apprend qu'elle est enceinte).

MYLENE FARMER

Au bar de l'hôtel Ferrara s'impatiente, ça ne fait qu'un quart d'heure qu'on est là pourtant. Il baille, s'agite comme un enfant, baille encore, puis soudain nous entraîne: "*allons ailleurs*". Nous voilà revenu au bistrot - case départ. Ferrara commande un café-crême, observe les patîsseries - des madeleines, un fondant au chocolat. Il s'étonne. On ne sait pas s'il a faim, s'il tente de se dérober aux questions, s'il s'ennuie, où s'il fait preuve d'une curiosité enfantine. Sans doute un peu de tout ça. S'il répond très brièvement aux questions, ses yeux s'illuminent parfois. Un éclair souvent suivi d'un éclat de rires. Comme lorsqu'on évoque avec lui le clip qu'il a réalisé pour Mylène Farmer, "California". Il s'amuse de la comparaison hasardeuse qu'on établit avec Madonna (qu'il a dirigé dans *Dangerous Game*). Il dit ne pas savoir comment il est arrivé sur le projet, mais croit se souvenir que la chanteuse française était fan de ses films!

HIP HOP

Ferrara a aussi réalisé des vidéos pour Keith Richards ou Ben Folds Five. Surtout, il a longtemps collaboré avec Schooly D, considéré comme le père du gangsta rap. Il a demandé à le rencontrer après avoir découvert sa musique: "*Scholly est une grande source d'influence pour moi. Comme le Hip Hop en général: la technique du sample, le scratch.*" Le rapeur a entre autres composé la musique de *R' XMas*. Ferrara, rital new yorkais fan de Hip Hop, évoque les mafieux du *Ghost Dog* de Jim Jarmush. Plus récemment, un projet avec 50 Cent a été abandonné: "*J'aime bien 50, mais quand un projet tombe à l'eau rien ne sert d'insister trop longtemps. C'est une perte de temps.*"

iPHONE

Le réalisateur fait preuve d'un réel enthousiasme quand il évoque son travail pour le Web: des webisodes de 4 minutes, qu'il diffuse sur son site. A 60 ans, le cinéaste est toujours à l'affût des innovations technologiques et des nouveaux médias qui font évoluer le cinéma, à l'image de Jonas Mekas, autre figure incontournable du cinéma new-yorkais. "*L'iPhone est la meilleure caméra pour un apprenti cinéaste*". En septembre 2011, les *Cahiers du cinéma* consacraient un long dossier aux nouveaux réalisateurs indépendant new-yorkais. Ceux qui célèbrent l'esprit DIY, cher à Ferrara lui-même. Ce dernier était interviewé comme le parrain de cette génération, mais aussi comme l'un d'entre-eux. "*I'm one of them!*", s'exclame-t-il d'ailleurs quand on lui en parle. Quelque chose dans son comportement paraît définitivement juvénile.

Au delà du web, sa marotte du moment, le cinéaste prévoit un film sur l'affaire DSK, avec Depardieu dans le rôle de l'ex-patron du FMI. Il dit y croire, même si rien n'est encore fait. On espère de toutes nos forces que le film se fera. Mais on dormira tranquille. On sait que si le projet est abandonné, un autre film verra le jour.

Les rêves dansants

Go Go Tales

réalisé par Abel Ferrara

Critiques > 7 février 2012

Absent des salles françaises depuis *Mary* en 2005, Abel Ferrara réapparaît aujourd'hui sur nos écrans avec *Go Go Tales* (film dont la production remonte tout de même à 2007), récit d'une nuit prenant place dans un cabaret d'effeuilleuses baptisé le « Paradise ». Entre la description des ennuis financiers du gérant de la boite et la peinture facétieuse de la faune qui fréquente cet endroit, Ferrara livre un film pudiquement autobiographique, peuplé de souvenirs et de rêves perdus, qui traite de la difficulté à subsister dans le monde du spectacle.

Ferrara est sans doute, malgré la relative inégalité de ses œuvres, une des figures les plus éclatantes du « cinéaste survivant » qui, malgré les revers financiers et les infortunes, continue coûte que coûte à faire des films, quitte à y laisser sa peau. Depuis ses succès critiques ou publics du début des années 1990 (*The King of New York*, 1990, et *Bad Lieutenant*, 1992), la carrière de Ferrara ressemble à un tour de montagnes russes : entre grands rendez-vous manqués (*Body Snatchers*, 1993, ou *The Blackout* en 1997), succès d'estime (*Nos funérailles*, 1996) et films ignorés (*New Rose Hotel*, 1998), le cinéaste américain continue pourtant de tourner avec une régularité déconcertante, poursuivant toujours ce même rêve de cinéma qui l'habite depuis ses débuts. C'est un peu, quelque part, par ce bout que se présente l'histoire de *Go Go Tales* et de Ray Ruby (Willem Dafoe), gérant d'un club de strip-tease dans le sud de Manhattan. Le *Paradise* est un cabaret qui fait du rêve charnel un spectacle, en même temps qu'il est un lieu presque anachronique, amené à disparaître du fait des nouvelles habitudes de ses clients. Les cadres viennent s'y détendre en sortant du boulot, mais disparaissent à la nuit tombée pour prendre le dernier train de banlieue et rejoindre leur famille. Et pourtant, la fête ne s'arrête jamais totalement, avec l'espoir de voir débarquer du monde, et ces quelques nouveaux clients asiatiques ou mafieux du coin qui s'abandonnent durant de longues heures sur les banquettes du cabaret.

Ce songe d'un lieu idyllique de perdition sans cesse reconduit appartient autant à l'idéalisme de Ferrara, par sa pugnacité à tracer contre vents et marées son propre sillon cinématographique même dans le plus extrême dénuement financier, qu'à ses personnages qui, de la suite luxueuse du King of New-York au New Rose Hotel, se lovent dans des cocons à l'envers bien souvent cauchemardesque, comme soumis à une fatalité qu'ils ont eux-mêmes déclenchée. Dans la splendide ouverture de *Go Go Tales*, Ray Ruby est un homme allongé dans le canapé de son bureau, rêvant éveillé au son d'une musique céleste de la splendeur de son entreprise, qu'il tente par tous les moyens de maintenir à flots. La machine tournerait presque sans lui — il faut voir comment Ferrara met en scène la litanie incessante des numéros, étire la durée des chansons comme une rengaine sans fin — si ce n'est qu'elle menace à tout moment de se gripper, à cause d'une propriétaire récalcitrante ou de danseuses qui brandissent un droit de grève afin de toucher leurs salaires. Mais Ray Ruby, tout sourire de façade, temporise, préserve les apparences, avec une volonté presque irresponsable de tenir la baraque en espérant que les billets de loterie qu'il achète de manière compulsive lui permettront de toucher le gros lot.

Ferrara déploie sa mise en scène sur un principe de circulation entre les différentes strates du cabaret (la scène/la salle/les coulisses), s'organisant autour des déplacements des nombreux personnages, ainsi que par la recherche du ticket gagnant de loterie perdu dans l'une des « planques à fric » de l'établissement. Le fonctionnement marginal du club est ainsi démonté comme une mécanique dont les rouages sont essentiellement constitués par l'humain, et donne l'occasion à Ferrara de brosser toute une galerie de personnages. Car c'est aussi le bel enjeu du film, que de réussir à recueillir les trajectoires de chacun et leurs petites histoires personnelles, dont le fond anecdotique constitue la judicieuse cohérence de la narration. L'utilisation du plan-séquence y trouve une place harmonieuse, articulant dans le même champ les différents niveaux du récit afin de réussir à saisir l'élan de poésie décadente du lieu.

Cette charmante mécanique peut donc se confondre avec l'organisation et le développement de toute entreprise du spectacle, par son aspect collectif et éphémère, avec l'idée que ce qui est montré ici peut à tout moment représenter les derniers soubresauts d'un univers qui se meurt. Que ce soit par le biais d'une touchante séquence mélancolique, où Ruby fête en chanson les louanges des différents attraits des danseuses comme un rappel sincère de leur importance, ou par un oubli de texte sur scène, Ferrara met en exergue le possible effondrement de cet univers sans jamais s'appesantir ou tomber dans le dithyrambe obséquieux. Car le pari de *Go Go Tales* est de toujours rebondir sur ces signes mortifères dans un élan de vigueur qui fait le prix de sa propre survie. Ferrara a pu le prouver en d'autres circonstances, c'est un cinéaste qui a du cœur. Et même s'il met dans la bouche de son personnage principal et alter ego que « *les gens adorent voir les autres se planter* », c'est tout un rêve de chance qu'il dépose tel un linceul sur son film, comme un souhait à l'adresse de tous et pour les années à venir.

Julien Marsa

Tempête sous un crâne

Abel Ferrara

à l'occasion de la sortie du film « Go Go Tales »

Entretiens > 7 février 2012

Rendez-vous était donc pris avec Abel Ferrara dans un hôtel parisien pour réaliser cet entretien. Quelque peu fébrile à l'idée de rencontrer un réalisateur à la réputation sulfureuse, j'avais préparé le terrain minutieusement, bien décidé à ne pas me laisser déborder par la fougue du réalisateur américain. Mais il s'avère que mener un entretien avec Abel Ferrara, c'est un peu comme jouer au chat et à la souris, sauf que l'on ne sait plus trop au bout d'un moment qui est le chat, et qui est la souris...

J'arrive à l'hôtel dix minutes en avance, Abel Ferrara est assis sur un fauteuil dans le hall et finit de donner une interview. Ambiance feutrée et calme, le réalisateur semble se prêter à l'exercice avec application et un certain plaisir. Pendant que je patiente sur un canapé avec l'attachée de presse du film, celle-ci me confirme que Ferrara va se lancer dans un projet sur « l'affaire DSK », avec Gérard Depardieu dans le rôle de l'ancien dirigeant du FMI. Un brin de conversation qui ne dure pas plus de cinq minutes, et c'est à mon tour d'interroger le réalisateur américain. Ferrara se dirige vers nous et lance à la cantonade un « *Who's next ?* », avec cette voix enrouée et cet accent si particulier qui sont les siens, me serre vivement la main et m'entraîne vers la sortie de l'hôtel. Las du calme monotone du hall de l'établissement, Ferrara m'indique qu'il aurait bien besoin d'un café, ce qui semble logique puisqu'il est arrivé la veille de New-York et n'a fait qu'enchaîner les interviews depuis. D'un pas décidé et malgré le froid, il traverse la rue et opte pour le bar PMU du coin, dont l'atmosphère chaleureuse et bruyante semble bien mieux convenir au tempérament du cinéaste. Un peu pris de court mais certainement amusé par le tour que prend la situation, j'allume mon dictaphone en priant pour que la conversation soit audible pendant qu'il commande deux cafés. C'est ici que démarre cet échange iconoclaste.

Je travaille pour un site internet qui s'appelle critikat.com…

Vous avez vu mon site internet ?

Oui, oui je le connais, j'ai pu y voir quelques-unes de vos vidéos.

Vous me donnerez le nom de votre site internet à la fin.

Oui, bien sûr, avec plaisir.

Allons-y.

***Go Go Tales*, c'est pour moi l'histoire d'un rêve. Celui du propriétaire du club, Ray Ruby (Willem Dafoe), qui est finalement surtout un rêve de survie, de chance…**

Oui… Yo… Yo ! Yo ! (*Ferrara tente d'interpeller le serveur pour régler l'addition, sans succès. Il me tend le billet et je vais régler la note au bar. Je me rassois.*)

Je vous écoute.

Oui, c'est ce que vous voulez, c'est… vous savez… euh… c'est la même histoire pour tous les types qui veulent réaliser des films, faire que les choses adviennent au bon moment… C'est l'histoire de… (*Le serveur revient pour rendre la monnaie*) vous voyez, les choses que l'on voit dans la vie de tous les jours ne sont pas vraiment ce qu'elles sont. Donc ce rêve, c'est le rêve de tout le monde. Les personnages de ce film, c'est nous. Et le Paradise (le cabaret de *Go Go Tales*), c'est le Paradise. C'est vraiment de ça que parle mon film.

Donc Ray Ruby, c'est vous ?

Oui.

C'est la première fois que vous vous aventurez vraiment sur le terrain de la comédie…

Vous savez, les films c'est marrant. On cherche toujours à faire de l'humour dans les films. Mais ici, ce n'était pas véritablement intentionnel.

Et pourtant, le Paradise, c'est un petit monde au bord du gouffre, par manque d'argent, et surtout parce que la majorité des clients s'en vont avant la nuit pour prendre le dernier train de banlieue et rejoindre leur famille. C'est, en un sens, une critique d'un mode de vie « petit bourgeois »…

Oui, et de savoir qui sont les gens qui restent jusqu'à deux ou trois heures du matin dans ce club…

Donc vous vous intéressiez plus à la description de la faune qui peuple ce cabaret ?

Oui, ce sont les gens qui vivent dans cet univers… Mais l'histoire, c'est : « *trouvons ce ticket de loterie gagnant* », la recherche de ce ticket gagnant, vous savez, tout le monde fait ce genre de rêve… C'est comme ici, dans ce bar, il y a des tickets de jeu partout. Moi je ne suis pas accro au jeu, mais je fais des films et je parie toujours sur le prochain. Vous savez, c'est comme *Blair Witch*, vous le tournez avec 50 000 dollars et vous en tirez 50 millions.

Oui, d'ailleurs on peut considérer que *Go Go Tales* est une métaphore de la création de n'importe quelle production artistique…

Le film est ce qu'il est, c'est ça la vie. C'est la vie des types qui gèrent ce genre de club. C'est aussi la vie des acteurs qui jouent dans le film, Bob Hoskins, Frankie Cee…

C'est aussi l'histoire de votre vie, avoir de la chance, réussir à monter des films malgré les difficultés financières…

Oui, c'est possible…Vous pouvez me commander une bouteille de Badoit, s'il vous plaît ?

Euh oui… Excusez-moi, on pourrait avoir une Badoit s'il vous plaît ? Merci.

Une BA-DOIT. (*il s'amuse, en français dans le texte*)

Oui, une BA-DOIT. On peut aussi faire l'interview en français si vous voulez.

(Rires) Ah non, je ne pense pas !

Et ce film, il a été écrit en 2002, tourné en 2007, et il sort seulement maintenant en France. Quel est votre sentiment par rapport à cela ?

Ne serait-ce que le fait qu'il puisse sortir en France suffit à me rendre heureux. (*Le serveur apporte la Badoit, c'est une bouteille rouge. Ferrara ne comprend pas pourquoi elle n'est pas verte, et pense que l'on s'est trompé dans la commande. Le serveur lui dit, dans un français que Ferrara ne comprend pas, que cela se rapproche plus du Perrier, et que les bulles sont plus petites. Je lui explique que la Badoit rouge, c'est la même chose que la verte mais en plus pétillant. Ferrara remercie le serveur.*)

Donc, (*à voix basse, pour moi-même, en feuilletant mes fiches*) où est-ce qu'on en était…

Non, mais je suis content qu'il sorte, même si ça avait dû être en 2020. De toute façon, on avait déjà tenté de faire ce film deux fois, c'était un miracle qu'on arrive finalement au bout. À un moment donné, on a même failli le tourner en Italie, car tout ce dont on avait besoin se trouvait là-bas.

C'est donc important pour vous que le film sorte en France. Cela peut-il pour autant avoir une influence sur le montage financier de vos prochains films ?

Je l'espère. À chaque fois qu'on fait un film, on pense déjà au prochain. C'est sûr, j'aimerais que plus de gens viennent voir mes films en salles, mais maintenant il y a internet, le piratage…Je suis sûr que mes films sont tous disponibles en ligne gratuitement.

Oui c'est certain. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Vous savez, quand les pirates sont lâchés…

Parlons un peu des personnages du film. Il y a beaucoup de personnages différents dans *Go Go Tales*, et vous tournez très souvent en plan-séquence. Comment organisez-vous tout cela ?

On avait un scénario et on avait des acteurs. Plus les acteurs sont bons, plus on peut se permettre d'improviser. Mais on travaillait à partir d'une histoire très spécifique, vous savez…

Mais vous aviez déjà des plans en tête avant le tournage ?

En tournant ce film, l'idée était surtout de suivre les mouvements des personnages, étant donné qu'il y en a beaucoup.

Oui, il y a vraiment une idée de circulation dans votre mise en scène. On passe de la scène au bar, aux coulisses…

Et on voit tout dans le bureau de Ray Ruby, avec ces écrans de surveillance, toutes les actions sont simultanées.

Donc l'idée c'était vraiment de suivre des histoires qui se déroulent toutes au même moment…

Oui, c'est du temps réel.

De toute façon, le film se déroule en une nuit.

Oui, c'est presque comme si ça se déroulait en même temps que vous regardez le film.

C'est comme un *reality show* alors !

Oui.

D'ailleurs les acteurs jouent de manière très spontanée, très naturelle. Comment travaillez-vous là-dessus ? Les laissez-vous écrire leurs propres dialogues ?

Oui, il y a un scénario auquel les acteurs ont accès, ensuite j'attends d'eux qu'ils s'approprient leurs dialogues et qu'ils en sortent quelque chose. Je ne leur demande pas d'écrire leurs propres dialogues, mais en même temps, quand on a des acteurs comme Hoskins ou Frankie Cee, ce sont des gens qui connaissent ce milieu, qui sont en connexions avec les autres, c'est très spécial de travailler avec eux.

Je pensais aussi à la dernière séquence du film, où il y a un très long monologue du personnage de Willem Dafoe (Ray Ruby). J'ai lu dans une revue que vous lui aviez demandé de le réécrire pour le rendre plus personnel.

Oui, on l'a travaillé ensemble. Ensuite il faut surtout que ces mots sortent de la façon dont Willem a besoin qu'ils sortent. On sait lui et moi qu'il y a une très fine ligne sur laquelle il faut se tenir pour que cela soit exprimé correctement, sur le ton adéquat. C'est compliqué, on ne peut pas juste se mettre sous la lumière et y aller comme ça, on ne peut pas non plus s'en tenir à répéter le texte devant un miroir…

C'est d'ailleurs assez périlleux puisque ce monologue est tourné en un seul plan, et que le personnage passe par différents états émotionnels…

Oui, en regardant cette scène, certains pourront dire que ça sonne faux, que ça a l'air stupide. Ce n'est pas mon opinion. Il parle de ses rêves, de la vie, du monde dans lequel on évolue, de ce qu'on recherche. Le monde, il est là, sous nos yeux, ça ne sert à rien de voir les choses d'une manière négative.

Ce que vous dîtes me fait penser à cette nouvelle génération de réalisateurs new-yorkais, notamment les frères Safdie avec qui vous avez tourné, et qui ont cette manière presque candide de regarder le monde. Vous sentez-vous proche d'eux, de leur travail ?

Oui, ce sont un peu comme mes enfants. Ils savent que je suis dans le coin, on essaie de s'en sortir, de se serrer les coudes. En un sens, je me sens connecté à eux.

C'est donc de ce type de cinéma dont vous vous sentez proche ?

Moi, je me sens proche de cinéastes qui sont passionnés par leur travail, qui sont prêts à vendre leur âme pour faire des films. Ce n'est pas une question de faire de l'argent ou de devenir célèbre, ça n'a rien à voir avec tout ça.

Quel est le dernier film qui vous ait véritablement emporté ?

J'en vois beaucoup, mais je pense que vous ne connaissez pas ces cinéastes. Là je parle surtout de vidéos de trente secondes, comme *Sag Your Pants* de Hoggin. Vous devriez y jeter un coup d'œil.

Justement, j'ai pu constater sur votre site internet que vous aviez l'air assez intéressé par la possibilité de faire des films de manière économique, avec des petites caméras numériques, le montage par ordinateur…

Oui. (*Il sort son iPhone de sa poche.*) Ce genre de machines coûtent assez cher, mais vous devriez vous en procurer un. Regardez, (*Il filme par la fenêtre avec son iPhone.*) on peut zoomer, on peut tout faire. Je suis vraiment à fond dans ce type de nouvelles technologies. Mais si j'ai de l'argent pour faire un film, je choisirais plutôt une pellicule Kodak.

Mais seriez-vous prêt à envisager de tourner un long-métrage avec ce genre de petites caméras, voire même ce téléphone ?

Je ne sais pas. De toute façon, faire un court ou un long-métrage, c'est la même chose, c'est juste la durée qui diffère.

Bon, je crois que c'est à peu près tout. Mes vingt minutes sont largement écoulées de toute façon.

Haha ! (*Ferrara me serre la main chaleureusement*) Et alors, vous faîtes quoi dans la vie ? Vous avez fait des études de cinéma ?

Oui.

Où ça ?

Sur ce, Shanyn Leigh, la compagne de Ferrara, qui d'ailleurs joue dans *4:44 Last Day on Earth*, son dernier film présenté cette année au festival de Venise, débarque dans le bar PMU et reçoit un accueil très bienveillant de la part du cinéaste. Après avoir brièvement fait les présentations, Abel Ferrara se lève et lui dit : « *Il faut absolument que tu parles avec ce monsieur* », puis s'en va. L'ouragan Ferrara est passé et, bien qu'il n'ait pas tout dévasté sur son passage, il laisse l'empreinte chez sa compagne d'un doux embarras et un certain goût d'inachevé pour votre humble serviteur. Qui pourra tout de même se souvenir qu'il a, un beau jour de février, pris un café avec Abel Ferrara dans un PMU de la capitale.

Entretien réalisé par Julien Marsa le 2 février 2012.
Remerciements à Alexandre Caeiro pour les photographies, ainsi qu'à Élise Vaugeois.

CHRONICART.COM
MAGAZINE_CULTUREL_CONNECTÉ

Gogo tales

4 SUR 5

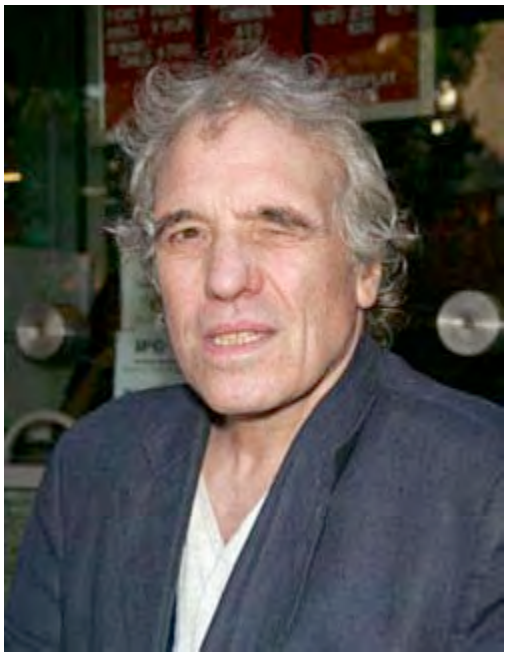
Réalisateur Abel Ferrara
Interprètes Willem Dafoe, Matthew Modine, Bob Hoskins
Origine Italie / Etats-Unis
Durée 1h45
Date de sortie 8 février 2012
Lire notre entretien avec Abel Ferrara

Pas de fausse modestie derrière le titre : on a bien affaire à un bouquet de *tales*, historiettes sans grands enjeux centrées sur un cabaret du pauvre au bord de la banqueroute. Sur scène, Ray Ruby, manager anguleux, se démène pour sauver les apparences. Dans les loges, les filles attendent des chèques qui n'arrivent pas, puis se cambrent sous les yeux de Chinois patauds enfoncés dans des fauteuils pourpres. La proprio, hideuse mamie déshydratée, squatte le bar en menaçant à tout-bout-de-champ de transformer le *Paradise* (c'est le nom ironique de ce club vivotant) en *Bed, bath & beyond*. Voilà à quoi tient ***Gogo tales*** : un florilège de gesticulations, de querelles de concierges et d'anecdotes de bas étage qui, sur le papier, évoquent davantage la chronique bukowskienne que les hauteurs enfiévrées auxquelles Ferrara nous avait habitués. Et pourtant, le film est scellé de l'inquiétude de son auteur, tant dans son filmage impulsif que dans son pessimisme insidieux.
C'est que les "contes" en question ne s'occupent pas seulement de folie ordinaire : il s'agit de contes de fée pour de bon, de conversations entre un pécheur (autrement dit, chez Ferrara - lire notre entretien -, un loser élégant et reptilien - Willem Dafoe resplendit à nouveau dans ce costume) et la fortune, bonne ou mauvaise ; d'un arrangement entre ses petites manigances et l'oeil mauvais de la culpabilité. De ce point de vue, ***Gogo tales*** a moins à voir avec *Meurtre d'un bookmaker chinois*, référence inévitable (surtout pour le spectateur des salles françaises, qui le découvre en portant le deuil de Ben Gazzara) qu'avec la comédie classique façon Capra ou Lubitsch, sensiblement détournée : le destin calculateur qui hier se jouait du vertueux James Stewart plane également au-dessus du crapuleux Dafoe. La chance obsède Ray Ruby, pauvre diable qui tressaille dans sa veste porte-bonheur dès qu'il entend le mot « *luck* ». Cupide, il n'en est pas moins amoureux transi de son enseigne, d'où une dualité chez lui entre dévotion et parades de faux-cul (dualité criante dans une superbe séquence, qui le voit interdire à une danseuse enceinte de raccrocher tout en feignant de goûter l'heureuse nouvelle). A mi-parcours, il trouvera même le salut - provisoirement - en gagnant à la loterie grâce à ses magouilles. Là où les boyscouts de Capra s'apercevaient que les bonnes étoiles étaient trop lourdes à porter pour un seul homme, le problème ici ne vient pas du zèle humaniste du héros, mais de l'étoile elle-même, pourrie de l'intérieur : Ruby découvre vite que le seul ange gardien qui vaille, à New-York, c'est le capitalisme.
Car le fric est bien le troisième homme de l'histoire, faux-frère invisible qui survient comme deus ex machina providentiel, puis s'évapore quand on le croit acquis. Avec une espièglerie acide, Ferrara substitue l'argent au destin, ramenant constamment le pantin Dafoe à sa merci. Là encore, le film est ferraraien en diable : toujours condamné, l'individu voit son libre-arbitre s'éroder peu à peu, jusqu'à perdre toute emprise sur lui-même. Pas de démons rugissants ni de schizes mystiques ceci dit : ce qui effraie Ruby, c'est de perdre le contrôle d'un grand show, d'une vitrine mirifique qui est en fait celle de sa vie (dans un registre plus noir et plus retors, c'était également le problème de Matthew Modine dans *The Blackout*). Le dévoiement d'un spectacle, c'est bien sûr aussi le fait du cinéaste soumis au fric tout-puissant, sinistre force appliquée à faire tanguer quotidiennement son navire - c'est d'ailleurs ce que fustige l'intéressé (cf. notre entretien) dès qu'on le pousse à comparer ses propres hantises à la déroute de ses personnages : le coût, l'urgence, le dictat pécuniaire, sempiternels cancers de la mise en scène.
Si on devine quel terrain de jeu un stripclub peut offrir à sa caméra (va-et-vient indolent entre les bassins bombés et leur contrechamp, à savoir une faune mâle hagarde, mi-drolatique, mi déprimante), Ferrara n'omet pas d'incorporer cette angoisse à l'euphorie ambiante. Il multiplie les angles, fragmente les perceptions : de l'immersion quasi-documentaire, on passe à l'ode sensuelle en forme de clip chiadé, puis à l'espionnage parano à travers les caméras de surveillance. C'est aussi là que s'imprime son style : incapable d'affronter la réalité sans sortir des coulisses, Dafoe la dévisage par écrans interposés - autre trouvaille héritée de *The Blackout* - quand il ne sombre pas dans une méditation désabusée d'*entertainer* au bord du gouffre. S'il n'était pas entouré de grandes gueules désopilantes (Bob Hoskins en co-gérant rocailleux, Modine en métrosexuel à toutou), le tocard magnifique forcerait les larmes. Surtout lorsqu'il entonne une chanson pour ses danseuses, célébrées comme les seules garantes de la force spirituelle et de l'indépendance frondeuse. Féministe à ses heures, Ferrara pointe que celles-là, au moins, ne se monnayent que lorsqu'elles le décident.

Yal Sadat

Abel Ferrara : take the money and go go

09/02/12 - Cinéma - Entretien



En visite dans une France encore vierge de son Gogo tales (présenté au festival de Cannes 2007, et sorti aux Etats-Unis depuis un an), Abel Ferrara semble se fondre de mieux en mieux dans sa propre galerie de pèlerins à la dérive. Cette fois, son alter ego joué par Willem Dafoe s'échine à déjouer les règles drastiques du capitalisme pour sauver son show quotidien, dans un cabaret chaotique qui rappelle étrangement un plateau de cinéma. Explications de l'intéressé, assorties de digressions sur Madonna, le Costa Concordia et les ours selon Werner Herzog.
S'il a déjà donné dans la chronique, Abel Ferrara ne s'est frotté que sporadiquement au registre comique. *Gogo tales* s'ancre plus franchement dans la satire, et fait même mine de flirter avec le sketch new-yorkais façon Paul Auster, ou la saynète piteuse à la Bukowski. Il faut dire que sa structure concentrée dans un seul décor - bâti à Cinecitta, lieu de rêve et de cauchemar selon les propos ci-dessous - déroutera facilement les admirateurs de la facette la plus torturée de l'artiste, souvent trop hanté pour trouver la force de faire dans l'humour. Mais il ne faut pas trop vite décréter la sortie d'un Ferrara mineur : s'il foule de nouvelles terres (celle de la fable classique à la Capra, par exemple), l'auteur conserve un pessimisme dilué dans un ricanement rauque et grinçant, regardant avec inquiétude le règne du billet vert. Vers quoi le *king* de New York tente-t-il donc d'évoluer ? Vers une forme plus statique (son dernier film, *1:44, Last day on earth*, qui n'est toujours pas distribué, est également un huis clos) ? Vers une légèreté peut-être un peu plus propice, tout de même, à l'optimisme ? C'est ce que l'on a tenté d'éclaircir en sa charmante compagnie, au bar de son hôtel, autour d'une demi-douzaine de Perriers en guise de *screwdrivers*, et tentant vaille que vaille de retenir à nos côtés un Ferrara évidemment électrique.

Chronic'art : La circulation de l'argent a toujours été un motif important de vos films, et *Gogo tales* est intégralement construit autour de ça. Les relations humaines y sont définies uniquement par l'argent. On pourrait presque penser à *L'Argent* de Bresson. Ou à cette phrase de Godard dans Film socialisme : « L'argent a été inventé pour ne pas regarder les hommes dans les yeux ».

Abel Ferrara : (*Rire*) Tu entends ça, Francis ? « L'argent a été inventé pour ne pas regarder les hommes dans les yeux » (*Francis Kuipers, son compositeur, lit le journal quelques mètres plus loin*). L'argent, oui. C'est simple : l'argent est la source de tous les maux. Vous voulez un Perrier ? Quand vous avez un rêve, il faut le financer. Il arrive toujours un moment où il faut payer le loyer : le loyer c'est le grand égalisateur, il tombe tous les mois ! C'est incroyable que le bateau qui a coulé en Italie (*le Costa Concordia*, ndlr) soit celui qu'on voit dans le film de Godard !

Oui, et c'est une conclusion parfaite pour le film...

Je sais ! C'est incroyable.

La culture du club de strip-tease est très spécifique aux Etats Unis : le club de *Gogo tales* est très différent de ce qu'on connaît en Europe, par exemple.

Ah, pourquoi, à quoi ils ressemblent ici ?

En général en Europe c'est quelque chose de plus crade, moins chic.

Oui mais c'est surtout chic dans le film. Les clubs de strip-tease ne ressemblent pas au *Ray Ruby's paradise*. Ni les filles à celles du film. Ni l'idée des gars qui les protègent. En général ces endroits ressemblent plutôt à des espèces d'entrepôts, des dépôts de marchandise. J'ai toujours eu du mal à comprendre ce que les types vont faire dans ces endroits-là. Je pige pas l'intérêt de se frotter aux filles sans avoir le droit de les toucher.

Le désir...

Si tu veux du désir, va au bordel.

D'ailleurs, ce que décrit le film aurait pu être sordide, et vous en avez fait quelque chose d'assez joyeux.

Oui, parce que c'est une vision assez surréaliste. Dans la réalité, ces clubs sont vraiment déprimants. La deuxième partie du film, quand Ray présente sur scène les shows de ses danseuses, n'est pas du tout réaliste. Dans la réalité, on ne peut pas imposer ça à des gens qui paient pour voir des filles se déshabiller. Ils ne paient pas pour voir des spectacles de magie, ou de mime, ou jouer du piano. La réalité, c'est qu'ils veulent voir les filles faire du striptease, pas du music hall. Encore moins jouer Chopin...

Il y a dans le film une toile de fond documentaire sur New York, sur les années Giuliani, durant lesquelles des commerces remplaçaient ce genre les clubs...

Je crois que ces clubs vivent un peu en dehors de ça. Pour R-Xmas, on avait bien précisé que le film se passait juste avant l'ère Giuliani. Avant Giuliani, New York était essentiellement un Etat policier. Avec l'arrivée de Giuliani, c'est devenu quelque chose de plus hygiénique, une idéologie de la « qualité de vie » : exclure ceux qui ne gagnaient pas d'argent, ou qui pouvaient représenter visuellement l'idée de l'échec, clochards, putes, etc. Et ils ont réussi, ils ont nettoyé New York très vite. Mais à l'intérieur de ces

clubs... L'ère Giuliani a surtout correspondu à la fin des commerces familiaux, des petites boutiques tenues individuellement. Dans *Gogo tales*, c'est un business familial typique : le club appartient au frère de Ray, et il appartenait probablement à leur père, ou leur oncle... Aujourd'hui c'est *corporate*, c'est des Starbucks, ou des Bed, Bath & Beyond.

La fin de *R-Xmas* pouvait laisser entendre qu'il y aurait une suite. Du point de vue de l'histoire de New York, *Gogo tales* est un peu cette suite...

Non, je ne crois pas que *Gogo tales* soit la suite de *R-Xmas*, mais j'aime bien l'idée ! La suite de *R-Xmas*, c'est la suite de la vie de ces gens, puisque le film était inspiré d'une histoire vraie : ils avaient à rembourser de l'argent qui en fait leur appartenait. Cette femme existe toujours, cette famille existe toujours, et ce serait génial de pouvoir continuer à filmer leur vie. Mais personne ne me donnera d'argent pour ça.

Vous aimeriez vraiment tourner cette suite ?

J'adorerais. C'est une histoire fascinante. Ce sont les vrais dealers, c'est vraiment ce qui se passe. C'est un film dans lequel on ne tire qu'une balle - et ils tirent sur un ballon de basket. Et cette balle dit ce qu'il y a à dire. Et c'est comme ça que ça s'est passé : ils n'ont pas tué vingt personnes. Parce que c'est comme ça que ça se passe vraiment. Mais *Gogo tales* a été conçu comme un show HBO, pour lequel chaque semaine nous aurions eu de nouvelles filles, de nouvelles situations... Il faut le voir comme le pilote d'une série TV. J'y pensais comme à une suite d'épisodes, et j'ai tenté de le vendre comme ça une fois le tournage terminé.

Le film a été tourné en studio, en Italie, à Cinecitta. Si vous aviez tourné le film à New York, auriez-vous tourné aussi à l'extérieur ?

Non, je ne pense pas, parce que le film n'a rien à faire à l'extérieur du club. Les personnages n'ont de toute façon pas de vie en dehors du club. Où iraient-ils ?

C'est aussi parce que vous faites la description d'un système. Qui est aussi bien la nuit, que le spectacle, le commerce, ou plus largement le capitalisme. Seriez-vous d'accord pour dire ça, dire que c'est un film sur le capitalisme, sur son fonctionnement ?

Oui, ça parle de cupidité, ça parle de ce que c'est que *jouer*, et découvrir que la loterie est truquée. Où est le rêve, quand on vous annonce que vous avez gagné des millions ? Ray Ruby gagne, mais il se rend compte à la fin qu'ils sont dix à avoir gagné, et qu'avec les impôts, il ne lui reste presque rien... Retour à la case départ.

A ce sujet la conclusion sonne presque comme une blague. Il n'y aura jamais assez d'argent, c'est la morale. On est condamné à courir après.

Voilà, exactement. C'est le cercle vicieux quand tu essaies de gagner de l'argent.

Comment s'est passé le tournage en studio ? Comment avez-vous abordé l'idée de tourner dans un décor unique ?

On vient de faire un film, *1:44, Last day on earth*, qui lui aussi se passe dans un seul décor. Tu sais, Hitchcock disait qu'il pouvait faire un film dans une cabine téléphonique. Dans *Gogo tales*, c'est un seul lieu, très grand, mais divisé en plusieurs espaces : le bureau de Ray, la cuisine, le vestiaire des filles, il y a la rue devant. Je voulais recréer un lieu où tout puisse se passer en même temps, les scènes du bas communiquent avec celles du haut, via les caméras vidéo. Donc même si on n'a qu'un seul endroit, on a trois écrans à regarder en même temps.

D'ailleurs, via ces écrans de vidéosurveillance notamment, le lieu est un peu comme un plateau de tournage...

On n'aurait pas pu faire ce film dans un vrai club, parce qu'il aurait fallu partir tous les soirs... Nous étions dans l'endroit idéal pour le faire. On voulait le faire à NY, Franky DeCurtis, mon directeur artistique, avait conçu un décor. Ce devait être un film à petit budget, Keitel devait jouer le rôle de Dafoe. On a commencé à construire le plateau, et puis l'argent est venu à manquer. Un jour j'arrive et je vois le décor en train d'être détruit dans la rue. Je vais te dire, c'était pas le jour le plus heureux de ma vie. Mais le fait d'avoir pu le tourner dans un lieu qu'on avait construit pour ça était idéal. Toutes les conditions étaient réunies. Et puis travailler à Cinecitta, ça veut dire travailler avec la meilleure équipe de construction du monde. Parfait pour Franky. On avait de l'argent, on avait tout ce qu'on voulait. On a mis longtemps à récupérer l'argent, mais quand on a fini par l'avoir, c'était parfait, c'était vraiment l'endroit idéal. Et puis, le simple fait d'être là, à Cinecitta, tu peux sentir les fantômes de ceux qui ont tourné là... Quand tu es là, tu comprends que Fellini en soit arrivé au point où il ne quittait plus le plateau. Pourquoi sortir ? Quand tu tournes un film avec autant de personnages, autant de gens, où les gens vont-ils aller manger, ou se changer ? C'est un monde en soi. Je suis sûr que le Federico bouillonnait d'idées dans ces studios, et qu'il séchait dès qu'il en sortait. Maintenant, à Cinecitta, on ne fait plus que des shows télé débiles. C'est ce que Berlusconi a fait de cet endroit. C'est une pure logique de profit : alors maintenant, oui, ils ont l'argent, mais regardez ce qu'ils en font...

Combien de temps a duré le tournage de *Gogo tales* ?

25 jours. Ce qui, pour nous, était plutôt long.

Les femmes dans vos films sont souvent plus fortes que les hommes...

(*Rire*) C'est comme ça dans la vie !

On dirait qu'elles sont plus saines, spirituellement. C'est encore le cas dans *Gogo tales*...

Il faut que j'aille pisser, mais on en reparle (*Ferrara réapparaît cinq minutes plus tard et fait un razzia sur le Perrier dans le frigo du bar de l'hôtel, dans le dos du barman*). Je vais finir par boire tout leur Perrier (*rire*). On a arrêté de boire, alors... Donc, vous parliez des femmes. Justement je parlais à un type là qui me disait combien il était fan de Madonna, il voulait savoir comment elle était. Elle, c'est une femme forte.

Elle n'était pas très contente du résultat de *Snake eyes*...

Elle l'a détesté, elle nous a détestés, alors que c'est le seul film pour lequel elle a eu de bonnes critiques ! Les deux seuls titres qui l'intéressent, le *Village Voice* et le *New York Times*, ont dit du bien de sa prestation. Mais avant que le film sorte, pour se protéger, elle a commencé à descendre *Snake eyes*. Je lui ai dit, chérie, qu'est-ce qui te prend, tu veux saloper le film avant sa sortie ? C'était sa stratégie.

Quelles sont vos relations depuis ?

ZÉRO ! (*Rires*)

Dans vos films, les femmes l'emportent souvent sur les hommes, de *Ms 45* à *Gogo tales*...

Elles gagnent, dans *Gogo tales* ?

Elles perdent moins. Elles sont en tout cas plus fortes, plus maîtresses d'elles-mêmes que les hommes... Et puis elles s'en sortent innocentes, contrairement aux hommes qui sont condamnés à la culpabilité. Ou alors, puisqu'elles rendent les hommes coupables...

(*Rires*)... elles sont coupables de nous faire nous sentir coupables.

Elles sont moins condamnées à l'autodestruction... Drea De Matteo, dans *R-Xmas*, par exemple...

Oui, elle a le pouvoir. Je veux dire, ouais, elles ont le dessus. Dans *Gogo tales*, c'est Sylvia Miles qui l'a... La vieille dame... C'est la proprio. C'est elle qui tient les rênes.

Et elle est très masculine...

Elle ne pourrait pas être autrement. Elle est faite pour ce rôle, parce qu'elle est comme ça dans la vraie vie. Elle était persuadée qu'elle allait gagner un oscar !

Au final, vous considérez-vous féministe ?

J'ai grandi en plein féminisme, donc j'imagine que je suis pas mal formé par ça. J'ai été élevé en pleine ère « Bra-burning ». C'était pas exactement la même chose en Europe... J'ai vécu gamin avec toutes ces femmes. Elles organisaient leurs réunions chez moi.

A propos, jouer vous-même le personnage du violeur dans *Ms 45* était un geste très fort. C'était le moyen de faire un film radicalement féministe et en même temps de...

... violer la nana ! (*Rire*)

Non, mais en tant qu'homme, c'était un choix très honnête : vous choisissez d'incarner l'image de l'homme que Thana, et le film, vont détruire.

Ouais, mais tu vois, j'ai joué ce rôle seulement par nécessité. Il y avait urgence, on avait casté un mec qui était censé jouer le violeur, et il ne s'est pas montré le jour où on tournait la séquence... Donc je l'ai fait moi-même.

Etes-vous sensible à la critique et aux travaux théoriques qui sont menés sur vous, aux USA comme en Europe ?

Bien sûr, mais c'est seulement un truc européen, aux Etats-Unis ils en ont rien à foutre. Les critiques sont vicieuses et personnelles, surtout les deux derniers films...

Le dernier est sorti aux Etats-Unis ?

Non, il y a toujours un problème de droit... C'est la seule raison. Mais bon, le moment viendra. Donc, je disais... Aujourd'hui, tu as ce genre d'opinions qui viennent de ces blogs, ces portfolios, d'un tas d'anonymes... On ne sait plus d'où vient la critique.

Vous vous reconnaissez - vous-mêmes et vos films- parfois dans ce que les critiques et les théoriciens écrivent ?

La façon dont mes films sont faits n'est pas si planifiée. Tu veux être efficace sur le tournage, réussir à exprimer un truc. Tu essaies d'atteindre un but inconnu. Tu fais des films sans savoir où tu vas. Tu dois prendre le risque de faire des erreurs, tu dois essayer d'aller au-delà de ce que tu crois vouloir, au-delà de ce que tu peux faire. Et le seul moyen d'y arriver, c'est de prendre le risque de l'échec, tu vois... Sur un film hollywoodien, avec le budget accordé à ces films, tu ne peux pas échouer. Tu n'as pas le droit. Tu ne peux pas échouer quand tu es en train de faire un film à cent millions de dollars. C'est impossible à imaginer. On parlait de financement : à la minute ou le fric des producteurs est en jeu, c'est la course. Quand tu payes un acteur 20 ou 25 millions de dollars, tu ne répètes pas avec le type ! A vingt millions de dollars, le temps coûte trop cher pour pouvoir répéter ! A chaque moment où tu l'as, tu payes, donc tu dois tourner. Tout ce que tu peux, n'importe quoi. Le filmer en train de marcher vers le plateau, *fuck*, ça pourra peut-être te servir plus tard...

Avez-vous vu finalement le Bad lieutenant de Herzog ?

Non. Ça ne m'intéresse pas de le voir. Enfin, une fois j'étais coincé dans l'avion, j'ai vu quelques minutes du film à bord.

Vous en avez pensé quoi ?

Tu sais, je préfère son film sur les ours.

Qui est un bon film...

Oui, ce gars filme bien, mais je crois qu'il ne sait pas qui je suis, et n'a aucune idée de ce que je fais...

C'est ce qu'il prétend en tout cas...

Ouais, et je le crois totalement.

Pas nous !

Je le crois totalement. En tous les cas, je suis sûr qu'il n'a pas vu le film. Il a chopé le boulot, il a dû recevoir des millions de dollars pour faire un film de flics, tu vois. Il a probablement entendu parler de plusieurs films cultes, blabla… Alors il s'est dit, "faisons un remake". Le producteur est venu me voir et pensait que j'allais être content qu'il choisisse *Bad Lieutenant* ! Mec, t'as fait le film pour une bouchée de pain, tu reçois un million de dollars pour le produire, Cage prend deux millions, Herzog prend un million… Ça va pas ou quoi ? T'embauche pas le reste de l'équipe, le compositeur ? Et toutes les putain d'autres personnes qui ont bossé sur le film, tu vas pas les payer ? Et tu vas te faire un gros salaire sur notre dos ? T'es malade ? A l'époque je connaissais un bon avocat qui aurait pu nous aider sur ce coup, et qui aurait pu nous obtenir beaucoup d'agent. Je veux dire, j'en ai reçu un peu, mais ils devaient me payer, d'une manière ou d'une autre. Seulement, c'est pas comme s'ils me l'avaient remis en main propre… J'aurais pu ne rien toucher. Et Harvey devait être le troisième ayant-droit du film, du moins c'est ce que je pensais.

Ce n'est pas le cas ?

Pas sur les contrats que j'ai vus ! *(Rire jaune)* Ce mec est un escroc.

Vous avez parlé de la difficulté de tourner. *Gogo tales* parle de la peur de perdre le contrôle, comme beaucoup de vos films, mais plus particulièrement, il parle de la peur de perdre le contrôle d'un spectacle, d'images, comme *The Blackout*. Est-ce que vous avez peur de perdre le contrôle ?

Ouais, absolument. C'est la plus grande peur de tout le monde. Quand le film déraille, sort de la piste. Le tournage de *Gogo tales* a été terrible. Faire la musique a été un cauchemar.

Pourquoi ?

Parce que Cinecitta n'était pas vraiment préparé à faire du montage son, surtout de la façon dont on travaille. On a travaillé avec des producteurs italiens qui sont à la rue. Tu vois, Lou Doillon : je croyais qu'à sa place ça devait être Gabrielle Ledou, Ledouin... (*il cherche un moment, ne retrouve pas le nom...*). Une super actrice française…Elle devait être dans le film avec moi et Dafoe... Bref, lui et moi on pensait qu'on allait rencontrer cette fille, qu'on connaissait. Et puis, c'est Lou Doillon qui se présente ! Je me dis, wow, elle a changé, la fille ! (*sans prévenir, il disparaît dans l'ascenseur juste derrière lui, en de retrouver le nom de l'actrice. Il réapparaît effectivement quelques minutes plus tard et poursuit comme si de rien n'était*). Virginie Ledoyen ! C'est ça. Je croyais que ce serait elle qui serait dans le film. Puis Lou Doillon arrive. Je dis au producteur, tu te fous de moi ? Puis ils engagent un type, un monteur son qu'ils n'avaient jamais vu avant… Encore une fois, c'est comme le naufrage du bateau italien... Tu vois ce bateau ? C'est un peu comme travailler en Italie. D'un côté, bosser à Cinecitta était fantastique, de l'autre, c'était le chaos.

Vous vous identifiez à Dafoe se démenant pour garder le cap ?

Ouais, absolument. Tu tournes un film en utilisant trois ou cinq langues, ces mecs ne parlent même pas français, je ne parle pas un mot d'italien, je ne peux pas engager mon propre opérateur… Et puis en Italie, tu ne peux pas virer les gens. Je m'en rendais pas compte avant, mais c'est comme ça qu'on fait en Amérique : tu bosses avec un type, il est pas bon, tu le vires. En Italie, tu ne peux pas le virer, les gens te disent « tu ne peux pas faire ça, il va rentrer chez lui et se suicider… ». C'est comme si tu embauchais tes partenaires pour la vie. En Amérique, tu es embauché jusqu'à ce que tu sois viré. C'est comme ça que ça marche.

Comment se fait-il que Matthew Modine ne tourne pas plus ? Il est encore une fois excellent dans *Go go tales…*

Bonne question, *man*. C'est parce qu'il a une *attitude*, il ne joue pas le jeu, il le joue avec ses propres règles, c'est le genre de type « agressive-submissive ». Il a l'air d'un mec cool, mais il ne joue pas le jeu de ces gens. Il a sa manière de faire, il a ses propres deals, il voudrait faire des films. Il réalise, mais ça ne l'aide pas avec les autres réalisateurs.

Souffre-t-il de cette situation ?

Je suis sûr qu'il aimerait jouer dans plus de films. Et qu'il aimerait voir les siens se tourner, il est constamment en train d'essayer de faire financer un projet. Mais il vient de réaliser quelque chose, tu as vu *Jesus was a commie* ? Il voulait nous mettre dessus avec Francis.

Pour revenir à vos influences, on parle de Cassavetes, bien sûr...

Ouais, *Gogo tales*, mais c'est plutôt une comédie… Je ne sais pas ce que pourraient être ses influences...

On pense à *Meurtre d'un bookmaker chinois*, mais c'est plus optimiste, et...

Ça n'a rien à voir avec *Meurtre d'un bookmaker chinois*, ce sont deux films totalement différents. Je me souviens que pendant le tournage Gazzara me disait, sans avoir rien vu : « les gens répètent que c'est comme *Meurtre d'un bookmaker chinois*, mais je suis sûr que ce ne sera pas le cas ». Et il avait raison...

C'est de toute façon plus optimiste que le film de Cassavetes, et c'est aussi plus optimiste que vos précédents films. On peut penser à la comédie classique, Capra, Lubitsch… Ce sont des influences possibles ?

Oui, je veux dire, j'aime ces films jusqu'à un certain point, quand ils marchent et qu'ils sont drôles. Tourner en studio, se servir d'une scène, tout ça était très proche de ce genre de cinéma. En tout cas c'est un miracle qu'on ait été financés de cette façon. C'est arrivé de nulle part. Massimo Cortesi a trouvé l'argent, il a trouvé tout le monde... Il est génial.

Jérôme Momcilovic et Yal Sadat